

LA PERLE DES CONFINES



PHILIPPE RIMAURO

Philippe Rimauro

La Perle des confins

© Philippe Rimauro, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1968-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Longtemps, je me suis crue au cœur de l'Histoire des hommes. Je pensais la façonner, je pensais même qu'elle m'appartenait. Mais l'on n'est jamais que son jouet. Après avoir balayé mon existence en un instant, elle s'était réécrite, sans moi. Jusqu'à ce jour où, bien des années après que l'on m'eut oubliée, sans mobile, elle me rappela à elle.

Semblables à de fragiles araignées acrobates suspendues à leur fil, deux silhouettes se balançaient le long d'une paroi rocheuse. Avec nonchalance, elles toisaient un dédale de falaises vertigineuses qui se disputaient l'écho d'un torrent rugissant dans le tréfonds.

— Ça va Marcik ? hurla l'homme de tête.

— Tu parles, on est chargé comm'des mules !

— Arrête de râler et magne-toi de remonter, on a déjà pris trop de retard !

— J't'en foutrai moi du r'tard, maugréa Marcik pour lui-même.

Accrochées à leur dos, d'énormes hottes dégorgeaient des fleurs d'une plante grasse qui poussait sur la roche. Les muscles luisants d'efforts, ils se hissaient de prise en prise, assurés de leur seule corde aussi usée et crasseuse que leurs vêtements. Les deux forçats semblaient souffrir le martyre ; car à l'épreuve physique, s'ajoutait une chaleur accablante que le crépuscule qui envahissait les gorges ne suffisait pas à apaiser.

Soudain, un pan entier de la falaise se disloqua sous les pieds de Marcik. Surpris, il perdit prise et chuta de quelques mètres avant que sa corde ne le stoppât net dans un claquement sourd. Au-dessous, les rochers rebondissaient lourdement sur les reliefs de la paroi, tandis que le contenu de sa hotte se répandait au fond des gorges.

— Rien de cassé ? s'inquiéta mollement son compagnon alerté par le bruit.

Marcik était sain et sauf, mais le labeur d'une journée harassante avait été réduit à néant.

— Putain, fait chier ! ragea-t-il tant de douleur que de colère.

Son acolyte haussa les épaules et continua son ascension sans montrer plus de compassion.

— Quelle merde ! exulta Marcik.

Péniblement, il reprit l'escalade jusqu'à arriver à hauteur d'une caverne mise au jour par l'éboulis. Meurtri et à bout de souffle, il s'y hissa avant de s'asseoir sur le rebord et d'y déposer sa hotte. Tout en époussetant ses hardes, il vérifia qu'il n'était pas blessé. La corde lui avait brûlé le dos et le torse, mais il n'y prêta pas plus d'attention. Ce qui semblait l'inquiéter davantage, c'était sa hotte, vide, qu'il regardait dépité.

— C'tait bien la peine... soupira-t-il au bord des larmes.

En se relevant, il se rendit compte que l'excavation était profonde, et à la faveur des rayons d'un soleil rasant, un reflet attira son attention. Il y regarda plus attentivement et aperçut ce qui ressemblait à un ancien véhicule partiellement enseveli.

Soutenu par sa corde, il se pencha vers l'extérieur de la caverne.

— Galen ! Y'a quelque chose ici ! J'vais voir.

— Tu fais chier Marcik, on n'a pas toute la journée !

Ignorant la réponse de Galen, il donna du mou à la corde et s'avança dans la pénombre. À peine eut-il fait quelques pas que ses pieds heurtèrent quelque chose. Baissant les yeux, il découvrit un crâne et des ossements humains.

— Bordel, mais qu'est-ce que c'est qu'ça... s'exclama-t-il dans un mouvement de recul.

L'heure de mon rappel à l'Histoire avait sonné.

1^{ÈRE} PARTIE

-

REVENANTE

Chapitre 1 : Le réveil

Suspendus dans un ailleurs insondable, le temps et l'espace s'abandonnaient à une danse éthérée, à une danse incessante, enivrante, une danse où vie et mort se mêlaient, se muaient. Sans cesse, se modelaient des ersatz de mondes éphémères où ce qui avait été côtoyait ce qui serait, où ce qui était n'avait plus rien de tangible. Un instant, il y avait tout, il n'y avait rien. L'instant d'après, il n'y avait rien, il y avait tout.

Un chaos des plus absolu.

Mais pourtant, ébranlant chaque fois un peu plus les récursions infernales, irrésistiblement, une chronologie s'imposait à la paralysie du temps, une logique d'existence tentait de dompter l'espace. Et soudain, il y eut une déchirure, un éclair d'une violence inouïe qui fit que tout se volatilisa.

Ma conscience avait jailli.

D'abord, je fus perdue : « Qui ? Quoi ? Où ? ». Ces questions étaient restées si longtemps sans réponse que déjà un voile de folie menaçait de m'envelopper, que déjà mon esprit à peine éveillé se délitait.

C'est alors que je le sentis. Las, engourdi, comme endormi depuis des jours. Mon corps criait : « J'ai froid ! J'ai mal ! ». Je n'avais pourtant aucun moyen de l'apaiser tant il refusait de se mouvoir, tant il demeurait inerte, déconnecté.

Et puis, lentement, j'entendis monter des bruits de pas, irréguliers, lourds et inquiétants. Une angoisse aveugle me saisit. Le son se fit plus net, plus rapide ; il prit méthodiquement le rythme cadencé d'un métronome. Naïvement, je compris. Ces battements sourds étaient ceux de mon cœur. Et tandis que la froide douleur lancinante qui m'habitait se transformait peu à peu en de tièdes fourmillements, je m'éveillais.

Calme et réconfortante, une voix d'homme se fit entendre. Quelqu'un me chuchotait des mots à l'oreille, des mots inintelligibles. De tout mon être, j'essayai de rompre l'isolement, de répondre à cet appel. Mais, éteint, mon corps

se dérobaît toujours aussi puissamment à ma volonté.

Soudain, cédant enfin à mes injonctions, mes paupières s'ouvrirent. La voix qui s'étaient un instant tue résonna à nouveau, plus insistante, accompagnée de caresses sur mes mains muettes. Doucement, le brouillard blanc qui tapissait ma vue s'estompa, et je découvris cet homme qui était penché sur moi.

Ce fut d'abord ses yeux qui captèrent mon regard. Ils étaient d'un bleu céleste qui brillait d'un éclat magnifique, presque hypnotique. Je remarquai ensuite son collier de barbe grisonnante et le large sourire bienveillant qui s'y faufilait. C'est seulement après quelques instants que je finis par m'étonner de sa tenue, une grossière tunique sombre, brodée ça et là de petites étoiles blanches ; on aurait dit un costume de carnaval.

Étais-je en plein songe ?

Moi, je gisais sur un étroit lit au milieu d'une petite pièce faiblement éclairée. Le lieu m'était familier, mais mes souvenirs peinaient à revenir. L'air frais et âcre, la forte odeur de renfermé. Était-ce une cellule ? Avaient-ils fini par me capturer ? La confusion régnait toujours dans mon esprit.

Sans même le désirer, dans un gémissement haletant, mes premiers mots surgirent : « Je... boire ». Le vieillard, interloqué, me répondit par des paroles incompréhensibles. Je grimaçai. Il me fit un signe amical de la main, puis se pencha pour fouiller ce que je devinais être un sac posé à ses pieds. Complétant une scène que je trouvais toujours aussi improbable, il se releva tenant en main une gourde en métal cabossé et une grappe de gros raisins noirs. Il me mima alors consécutivement les actions de boire et de manger, les associant chacune à un mot différent. Péniblement, je répétais celui correspondant à la gourde. Aussitôt, il en ôta le capuchon, et avec une extrême attention, il fit couler un mince filet entre mes lèvres encore insensibles. Et moi de sentir cette eau fraîche glissant dans ma gorge.

Je ne rêvais pas.

L'homme agita ensuite la grappe de raisins au-dessus de ma tête. Comme j'acquiesçai du regard, toujours avec la plus grande des attentions, il m'aida à me redresser sur ma couche, osant à peine me frôler, manipulant mon corps engourdi comme si mes os étaient faits de cristal, comme si ma chair était la plus précieuse et la plus fragile des chairs.

Voyant la combinaison qui m'habillait, j'eus un flash : j'étais dans le sarcophage thérapeutique, dans l'ambulance ! Peu à peu, tout se remit en place dans ma tête : le coup d'état, le raid à l'Ascenseur Spatial avec Longar et Valec, la gigantesque explosion dans la partie urbaine au loin, la fuite à bord de ce véhicule, l'onde choc, le crash.

— Tenez, mangez, me dit l'étranger d'un ton paternel en approchant un grain de raisin de ma bouche.

Derrière un petit accent râpeux auquel je n'étais pas habituée, j'avais enfin compris ses paroles ; j'avais reconnu sa langue à la sonorité familière, fatidique. Submergée de souvenirs, de sensations, je n'eus le temps ni de m'en rassurer ni de m'en inquiéter, n'ayant pas la force de lutter face au vertige qui me prit, je m'évanouis.

Flottant dans les airs équipés de nos ceintures anti-G, Longar, Valec et moi placions les explosifs sur les câbles de l'Ascenseur Spatial. Notre sabotage touchait à sa fin lorsque Longar me fit signe de regarder derrière moi. Me retournant, je fus figée d'horreur. Une explosion gigantesque venait d'avoir lieu dans la cité principale, et bien qu'encore loin sur l'horizon, la boule de feu engendrée semblait embraser le ciel lui-même.

— Il ne faut pas rester là ! me cria Valec à plusieurs reprises.

Mais je bougeai pas. Vide de tout sentiment, je regardai le déluge de flammes s'avancer jusqu'à ce qu'il finît par m'envelopper, jusqu'à mon réveil, étonnamment sereine.

Attentif, l'homme en tunique m'observait.

— Hé-ho, fit-il en penchant la tête vers moi. Comment vous sentez-vous ?

Je me mis à le fixer sans penser à lui répondre.

— Je vous ai trop brusquée tout à l'heure. Je vous prie de m'excuser.

Encore, je le regardai sans parole, toute étonnée de son accent, de son élocution singulière. Il sourit complaisamment.

— Je vous parle, mais... Peut-être ne me comprenez-vous pas.

À mon tour je tentai de lui sourire de mes lèvres encore atrophiée.

— Si... je vous comprends, dis-je dans sa langue. Tout à l'heure, ce n'était pas de votre faute. Je suis... si faible.

Ma voix était chancelante, elle sonnait comme un râle. J'en fus mortifiée.

— Par les Stellaires ! Vous me comprenez ?

Ses yeux luisaient d'espoir.

— Par les stellaires ? ... Oui... Bonjour. Qui êtes-vous ?

— Bonjour, répéta-t-il enjoué. Je suis Maître Kritonsk. Vous venez de sortir d'une longue période de dormance. Vous êtes en phase de réveil depuis plusieurs jours. D'après les moniteurs, vous êtes en parfaite santé. Vos forces vous reviendront.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? L'explosion ?

— Je suis désolé, j'ignore ce qu'il s'est passé. Nous avons retrouvé votre véhicule enseveli sous des tonnes de gravas.

Sa réponse m'inquiéta.

— Combien de temps j'ai été en sommeil ?

— Reposez-vous. Nous parlerons de tout cela plus tard.

Il me contempla un instant de ses yeux transparents. Sa bienveillance semblait sincère, sa fascination aussi. Pourtant, sa question qui fusa ensuite éveilla ma vigilance.

— Puis-je vous demander votre nom ?

S'il n'avait pas pu savoir par lui-même, c'était qu'il n'était pas des leurs. Cet